Document généré le 13 juil. 2025 03:48

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'an 1 du désastre

André Vanasse

Numéro 75, automne 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38202ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Vanasse, A. (1994). L'an 1 du désastre. *Lettres québécoises*, (75), 5–5.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉDITORIAL

L'an 1 du désastre

La plus importante réforme de la littérature qui ait eu lieu dans l'enseignement depuis vingt-cinq ans a été imposée de force. Depuis septembre, tous les professeurs de français des cégeps doivent se soumettre aux nouvelles prescriptions définies par le ministère de l'Éducation. Cela s'est fait dans le plus grand silence.

Rédigé dans le jargon habituel, ce document décrit les balises qui guideront les professeurs pour l'enseignement de la langue et de la littérature au cégep.

Or, ce document colle point par point à l'analyse qu'a faite Jacques Pelletier de notre société dans son essai, *Les habits neufs de la droite culturelle*[1]. Derrière les apprentissages visés (l'analyse littéraire, la dissertation et l'essai), il y a une toile de fond qui, elle, nous renvoie brutalement aux manuels d'histoire de la littérature française que nous utilisions dans nos collèges classiques au cours des années cinquante. Ainsi, pour mieux maîtriser l'analyse littéraire, on ne pourra y parvenir qu'en étudiant les courants littéraires que sont la littérature médiévale (c'est un courant, ça ?), l'humanisme, le classicisme et l'esprit philosophique. En ce qui concerne l'apprentissage de la dissertation, il faudra se pencher studieusement sur le romantisme, le réalisme, le naturalisme et le symbolisme. Quant à l'essai, il ne pourra être asssimilé que si l'étudiant traite du surréalisme, de l'automatisme (est-ce une erreur ?), de l'existentialisme, de la littérature engagée, de la littérature identitaire, de la modernité et de la postmodernité.

Inutile de préciser que les maisons d'édition françaises sont revenues au galop après des années de disette pour offrir aux professeurs paniqués, le manuel et le corrigé dont ils avaient impérieusement besoin.

Quant à la littérature québécoise, elle est reléguée aux oubliettes. Sur les quatre cours offerts au cégep, un seul la concerne. Encore faut-il préciser qu'il s'agira de «caractériser et situer la littérature québécoise actuelle dans la littérature francophone du XX^{e} siècle» et qu'il faudra «comparer une œuvre de la littérature québécoise et une œuvre de la littérature francophone sur le plan des langages et des représentations du monde.»

Ce nouveau programme m'apparaît — de même qu'à la plupart des professeurs — comme un net recul, une démission même, par rapport aux immenses progrès que nous avions réalisés depuis quelques décennies. Tout se passe comme si on effaçait du revers de la main les efforts de toute une société pour donner à sa propre littérature la place qui lui revient de droit. Fidèles au vent de droite qui siffle sur nos têtes (excusez-la !), nos parfaits technocrates ont écouté les voix fortes de notre intelligentsia et ont décidé de ratifier par décret notre indéniable incompétence en matière littéraire. Dorénavant, nous allons suivre le courant, c'est-à-dire que nous allons reculer dans le temps, retrouver notre état de porteurs d'eau et aduler les écrivains «universels» qui sont français mais jamais québécois.

Comment des experts apparemment intelligents et compétents n'ont-ils pas pensé faire de la littérature québécoise la pierre angulaire sur laquelle les autres littératures francophones auraient pu s'appuyer ? Est-il si honteux de partir de soi pour aller vers les autres ? Cette idée — simple et parfaitement réalisable — de construire un programme élargi à partir de notre littérature a été énoncée par l'Association québécoise des professeurs de français[2], par Paul-Émile Roy[3], par Bruno Roy[4], par moi-même[5], par beaucoup d'autres aussi. Or, aucune des hypothèses formulées n'a retenu, en tout ou en partie, l'attention de nos techno-pédagogues.

Quand une société préfère reculer plutôt que d'innover, cela me paraît grave. Pour ma part, je souhaite ardemment que tous les corps institutionnels concernés par cette question fassent front commun pour dénoncer sur la place publique un programme qui nous fait honte.

Le directeur,
André Vanasse

---

1. Jacques Pelletier, *Les habits neufs de la droite culturelle*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 126 p.
2. Voir la lettre publique de l'AQPF intitulée «Position de l'APQF sur l'enseignement du français ouvert au pluralisme culturel».
3. Paul-Émile Roy, «La littérature québécoise au cégep», in *L'Action nationale*, vol. LXXXIV, no 3, mars 1994.
4. Bruno Roy, «L'annonce faite à Galarneau», in *Écrits du Canada français*, no 73. Cet article propose plutôt d'accorder plus d'importance à l'histoire littéraire.
5. André Vanasse, «Pour un enseignement cohérent de la littérature québécoise», in *Éducation et francophonie*, vol, XXI, no 3, déc. 1993, p. 15-18.